



Nunuche, la photographie de mariage? Non, rétorque le commissaire Paolo Woods, qui la réhabilite par une très belle exposition à Renens

ILS SE SONT DIT «CHEESE!»

« AURÉLIE LEBREAU

Photographie » «C'est souvent la seule occasion d'une vie où l'on fait appel à un photographe professionnel et, pourtant, c'est la branche de la photographie la moins bien considérée.» Le constat de Chantal Bellon, directrice de La Ferme des Tilleuls (FDT) à Renens, à propos de la photographie de mariage, est implacable et lance à merveille l'exposition *Oui, je le veux!*, présentée jusqu'en décembre à la FDT.

A l'initiative de Paolo Woods, photographe et réalisateur – on lui doit la passionnante enquête photographique *Happy Pills* menée avec le journaliste Arnaud Robert –, également directeur artistique depuis 2022 du festival de photographie Cortona on the Move, en Italie, onze photographes de quatre continents ont soumis des clichés des mariages qu'ils ont couverts. Ces images – snobées, pour ne pas dire méprisées, par les photographes «artistiques» – ont été présentées une première fois à Cortona, il y a deux ans, où Chantal Bellon les a vues. «En sortant de cette exposition, j'ai tout de suite eu envie de la faire venir à Renens.»

Verni il y a quelques jours, l'accrochage pensé par Paolo Woods est donc une élégante réhabilitation d'un genre souvent dénigré quand bien même il demande une foule de compétences – ici tout du moins, car au Ghana les frères Enoch Boateng et Maxwell Aggrey, présents dans *Oui, je le veux!*, sont des stars que les futurs mariés s'arrachent.

«Sur le terrain, écrit le commissaire, anticipant au mieux les attentes toujours plus exigeantes des mariés, les photographes de mariage sont les premiers à expérimenter des techniques, à lancer de nouvelles tendances esthétiques et à tester les tout derniers équipements disponibles sur le marché. On attend d'eux des talents de reporters, de portraitistes, de photographes de mode et de publicité. On veut voir sortir de

leur boîtier de belles images réalisées avec des modèles imposés, à des horaires auxquels il est parfois difficile de s'adapter.»

Soixante noces

Ce n'est pas Valérie Baeriswyl – photojournaliste partageant son temps entre la Suisse, elle a grandi dans la Broye, et Haïti – qui contredira Paolo Woods, elle qui couvre en ce moment de nombreux mariages en Suisse romande. «Nous sommes des couteaux suisses de la photo», rigole la Fribourgeoise. Qui fait partie de l'aventure *Oui, je le veux!* pour le travail au long cours qu'elle a mené en Haïti, où elle a immortalisé soixante noces sur une période de six ans.

«J'aime être dans l'intimité de ce fameux plus beau jour d'une vie»

Valérie Baeriswyl

Un projet duquel elle a tiré un livre, *Bonne vie à deux, Haïti pour le meilleur et pour le pire* (épuisé), et qui lui a aussi valu une bourse de Reuters, plusieurs expositions, comme dans le prestigieux festival Visa pour l'image de Perpignan, et des publications, notamment dans le *Guardian*. «Bien plus que des mariages, Valérie Baeriswyl a photographié toute une société, son travail est documentaire», loue Chantal Bellon.

A Renens, la directrice de la FDT a fait le choix d'enrichir la *Bonne vie à deux* de clichés de mariés suisses que Valérie Baeriswyl a pris ces dernières années. Vœux échangés dans les pâturages, au milieu de l'équipe de foot de Monsieur, ou avec les palmes de plongée de Madame. Autant de choix qui en disent long sur ce que nous sommes...

«J'ai commencé à photographier des mariages il y a 20 ans pour aider un professionnel qui en faisait beaucoup. Il me donnait une ou deux pellicules et

quand j'avais pris tous mes clichés, je pouvais rentrer. Peu après je me suis lancée seule. J'aime être dans l'intimité de ce fameux plus beau jour d'une vie. C'est une position unique, même si la multiplication des téléphones portables ne facilite pas notre travail. Désormais quand je réunis une famille pour la photo de groupe, il y a trois ou quatre personnes qui sortent leur téléphone dans mon dos et tout le monde regarde un objectif différent! C'est dommage car mon engagement devrait permettre aux invités de mieux profiter du moment présent», déplore celle qui s'est formée à l'Ecole des métiers de l'information à Paris.

Egalement présent à Renens, le photographe ghanéen Enoch Boateng scrute les clichés de mariages célébrés en Inde, en Arabie saoudite, où Manal Al-humeed dissimule par une touche de peinture dorée les visages des mariées qui ne peuvent être montrés, en Espagne, aux Etats-Unis, en Italie ou en Chine. De ce dernier pays, l'artiste et collectionneur français Thomas Sauvin a tiré l'installation *Until Death Do Us Part*, issue d'un fonds de près de 850 000 négatifs de Chinois anonymes et se concentrant sur cette coutume où la mariée allume une cigarette à chaque invité masculin...

Beaux et sûrs d'eux

A des années-lumière de ces surprenantes photos pleines de volutes, Enoch Boateng est, avec son frère, un véritable directeur artistique imaginant costumes, décors et mises en scène sophistiquées. «Nos images sont très travaillées, dans des conditions de studio, même quand nous les faisons en extérieur. Nous faisons tout pour que nos mariés aient l'air beaux et sûrs d'eux», explique-t-il. Paolo Woods a bien raison, la photographie de mariage mérite toute notre attention tant elle est un révélateur culturel et sociétal passionnant. »

➤ Ferme des Tilleuls, Renens, jusqu'au 15 décembre. Avec Valérie Baeriswyl, visites guidées le 21 sept (21 h) et le 17 nov (14) et ateliers photo le 29 sept (adultes) et le 6 oct (enfants). Tous les détails sur fermedestilleuls.ch



En haut et de gauche à droite, un mariage immergé immortalisé par Valérie Baeriswyl, puis un saut capté par le photographe espagnol Juan de la Cruz Megias Mondéjar. Ci-dessus, une noce ghanéenne par les frères Enoch Boateng et Maxwell Aggrey et enfin une union saisie par le couple de photographes indiens Sam et Ekta, basés à Mumbai. Valérie Baeriswyl/Juan de la Cruz Megias Mondéjar/Enoch Boateng et Maxwell Aggrey (Focus and Blur)/Sam et Ekta